

**Raphaël  
Jerusalmy**

**La confrérie  
des chasseurs  
de livres**

---

**roman**

*ACTES SUD*

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le roman de Raphaël Jerusalmy commence là où calent les livres d'histoire. François Villon, premier poète des temps modernes et brigand notoire, croupit dans les geôles de Louis XI en attendant son exécution. Quand il reçoit la visite d'un émissaire du roi, il est loin d'en espérer plus qu'un dernier repas. Rebelle, méfiant, il passe pourtant un marché avec l'évêque de Paris et accepte une mission secrète qui consiste d'abord à convaincre un libraire et imprimeur de Mayence de venir s'installer à Paris pour mieux combattre la censure et faciliter la circulation des idées progressistes réprouvées par Rome. Un premier pas sur un chemin escarpé qui mènera notre poète, flanqué de son fidèle acolyte coquillard maître Colin, jusqu'aux entrailles les plus fantasmatiques de la Jérusalem d'en bas, dans un vaste jeu d'alliances, de complots et de contre-complots qui met en marche les forces de l'esprit contre la toute-puissance des dogmes et des armes, pour faire triompher l'humanisme et la liberté.

Palpitant comme un roman d'aventures, vif et malicieux comme une farce faite à l'histoire des idées, regorgeant de trouvailles et de rebondissements, *La Confrérie des chasseurs de livres* cumule le charme et l'énergie de *Fanfan la Tulipe*, l'engagement et la dérision de *Don Quichotte* et le sens du suspense d'un Umberto Eco.

RAPHAËL JERUSALMY

*Diplômé de l'ENS et de la Sorbonne, Raphaël Jerusalmy a fait carrière au sein des services de renseignements militaires israéliens avant de mener des actions humanitaires puis de devenir marchand de livres anciens à Tel-Aviv. Après Sauver Mozart (Actes Sud, 2012), La Confrérie des chasseurs de livres est son deuxième roman.*

DU MÊME AUTEUR

*SAUVER MOZART*, Actes Sud, 2012.

© ACTES SUD, 2013  
ISBN 978-2-330-02405-5

RAPHAËL JERUSALMY

La confrérie  
des chasseurs  
de livres

roman

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



*Pour Sharon, ma rose du désert...*

*... la poésie écrite n'est qu'un jalon, un passage, une borne indicatrice sur le champ immense de l'activité qu'embrasse la vie du poète.*

TRISTAN TZARA  
Préface au *Testament*  
de François Villon,  
(Audun, 1949).

Né à la fin du Moyen Âge, François Villon est le premier poète des temps modernes. Il est l'auteur de la célèbre *Ballade des pendus* et de *La Ballade des dames du temps jadis*. Mais Villon est également un brigand notoire et un voyou. En 1462, à l'âge de trente et un ans, il est arrêté, torturé et condamné à "être pendu et étranglé". Le 5 janvier 1463, le Parlement casse le jugement et le bannit de Paris. Nul ne sait ce qu'il advint de lui par la suite...

La face rougeaude du gardien surgit dans la lucarne. Ses yeux se plissent pour scruter l'obscurité. Le tintement de ses clefs résonne à travers le soupirail. François retient son souffle. La porte s'ouvre brutalement sur la lumière aveuglante d'un flambeau. François se recroqueville aussitôt contre la paroi suintante mais le geôlier demeure planté sur le seuil, le dos voûté, son fouet pendant mollement à la ceinture. Deux laquais en livrée pénètrent dans le cachot et y déposent une petite table aux pieds torsadés. Pendant que l'un d'eux se met à balayer la paille et les excréments d'un air dégoûté, l'autre apporte deux chaises capitonnées et une grande nappe brodée. Ses gestes sont précieux. Il dispose ensuite deux bougeoirs de cuivre, une carafe de cristal et une cruche en grès au centre d'un savant arrangement de couverts en argent, de corbeilles à biscuits et à fruits, d'assiettes et plats en faïence. Aucun des deux valets ne daigne adresser un regard au détenu qui suit leur manège avec effarement. Leur travail achevé, ils se retirent sans piper mot. Le silence de la nuit enveloppe la prison. Même les rats, terrés dans les fissures de la muraille, se tiennent cois.

Une silhouette drapée d'une aube de lin blanc illumine soudain l'embrasure de la porte. D'une main, elle tient un chapelet en buis. De l'autre, une lanterne dont les rayons éclairent une croix écarlate cousue à hauteur de poitrine.

— Guillaume Chartier, évêque de Paris, dit le visiteur tout en ordonnant au garde de libérer François de ses chaînes.

L'ecclésiastique s'assied et verse à boire. Ne paraissant nullement rebuté par la puanteur et la crasse, il prie civilement son invité de se joindre à lui. François se lève avec peine. Il tire sa chemise vers le bas pour dissimuler ses plaies, se coiffe maladroitement, redresse les épaules, parvient même à afficher un léger sourire. L'évêque lui tend une cuisse de dinde confite. François saisit le morceau de volaille et le déchiquette à pleines dents, le rongant jusqu'à l'os, pendant que Guillaume Chartier lui expose le but de sa visite.

Le prélat articule doucement chaque mot avec le calme imperturbable propre aux hommes d'Église. Sa voix suave flotte comme un doux encens dans l'air rance de la pièce. François a bien du mal à écouter les paroles du prêtre. Les vapeurs du vin lui titillent les narines. Entre pleines bouchées de viande et avides lampées de bourgogne, il ne saisit que des bribes éparses. Il devrait pourtant se montrer plus attentif puisque Chartier, après avoir insisté sur sa qualité d'envoyé du roi, évoque le moyen d'échapper à la potence.

Lançant le bras vers une côtelette de marcassin, François renverse une pleine saucière de jus de truffe. Tout en ricanant bêtement de sa propre gaucherie, il observe le dignitaire du coin de l'œil. Il serait facile de lui enfoncer une fourchette en plein cœur.

Guillaume Chartier s'était attendu à un meilleur accueil, imaginant un auditeur subjugué, pendu à chaque syllabe. Le voilà assis en face d'un goinfre aux paluches rugueuses qui, l'échine penchée à même l'écuelle, se borne à mastiquer goulûment sa pitance. La tâche que Louis XI lui a confiée demande du doigté. Le moindre impair risque de déclencher une effroyable crise politique, voire un conflit armé. Or le prisonnier qu'il a devant lui n'est pas réputé pour sa docilité. C'est un rebelle. Mais c'est justement sur cet esprit d'insubordination que table l'évêque de Paris.

Alors que Villon happe une belle portion de fromage des montagnes, Chartier extrait un volume de dessous sa cape. La reliure en est grossière, une peau de truie dépourvue de tout ornement. Le titre est manuscrit au dos en caractères gras : *ResPublica*.

— Le Saint-Siège veut interdire cette publication à tout prix.

Chartier constate avec satisfaction que Villon cesse aussitôt de piquer dans les plats. La lueur vacillante des bougies exhause maintenant une impression de connivence entre les deux hommes. Ce n'est pas la pénombre du cachot qui invite à cette intimité mais le lien invisible d'une passion partagée, une passion vive et intense qui rappelle à l'évêque pourquoi il daigne dîner avec un condamné à mort : la passion pour tout ce qui touche aux livres.

François redresse le dos, s'essuie les mains et prend l'ouvrage que Chartier a posé sur la nappe. Il en caresse d'abord la couverture, à la manière des aveugles, tâtant la texture, lissant les tranches, suivant



du doigt les plissements du cuir. Lorsqu'il l'ouvre, ses yeux s'éclairent. Il feuillette avec précaution. Le goinfre de tout à l'heure a disparu comme par magie, cédant brusquement la place à un convive au maintien sûr et aux gestes experts.

Oublieux de la présence de son éminent visiteur, François examine avec attention la qualité du papier, celle de l'encre. Un texte latin, entrecoupé ici et là de termes grecs, encombre les pages. Les lignes sont denses et serrées. De minces espacements séparent à peine les paragraphes. Le flot continu des mots est parsemé d'une ponctuation timide. L'ouvrage est inélegant, comme bâclé. Ce n'est pas un manuscrit de copiste au trait indolent, à la calligraphie arrondie mais un fatras de caractères gauches, à l'alignement maladroit, brutalement frappés à même la feuille. François a déjà vu quelques volumes de ce genre dans les bibliothèques des facultés. Il les trouve plutôt rebutants d'aspect, ces livres fabriqués à la machine.

L'évêque toussote pour tirer Villon de sa contemplation.

— Cet exemplaire se vend sous le manteau. Il sort des presses d'un certain Johann Fust, imprimeur à Mayence.

François repose l'ouvrage sur la table et attrape une pomme verte. Il a du mal à entendre Chartier, dont la voix monocorde surmonte à peine le craquement que font ses mâchoires en broyant la pulpe. Le jus acide du fruit lui picote les abcès que lui a occasionnés la diète draconienne de la prison. Il recrache le tout à terre d'un air dégoûté. Chartier constate avec regret le retour de l'ours mal léché. Villon semble ne l'écouter désormais que d'une oreille, l'air franchement barbé. L'évêque reprend son exposé

à contrecœur, de moins en moins persuadé du bien-fondé de sa visite. Il ne peut toutefois rentrer bredouille. Le roi persiste à considérer Villon comme le candidat idéal, malgré l'avis opposé de ses conseillers.

La façon dont Johann Fust gère ses affaires intrigue la cour au plus haut point. Cet imprimeur allemand a ouvert plusieurs ateliers dans de petits bourgs isolés, en Bavière, en Flandres et dans le nord de l'Italie. Il semble ne tirer aucun avantage mercantile de ces succursales. Sur la carte cependant, leur répartition évoque un déploiement militaire. Quel en est l'objectif? D'après les renseignements obtenus, Fust perd chaque jour de l'argent. À Mayence, il publie bibles et ouvrages pieux sur commande, mais ailleurs ses presses artisanales impriment des volumes d'un tout autre genre : antiques écrits grecs ou romains, récents traités de médecine et d'astronomie que lui seul paraît capable de se procurer, sans qu'on puisse en découvrir la provenance. Qui l'approvisionne? Dans la copie de *La République* que Villon vient de tenir entre les mains, Platon expose comment la cité doit être gouvernée. Ce texte confirme Louis XI dans son dessein politique. Il fortifie également le statut de l'Église de France, désireuse de s'affranchir du joug apostolique. D'où l'opposition de Rome. Pourquoi Fust s'obstine-t-il à publier ce genre d'ouvrages, au risque de subir les foudres de l'Inquisition?

François se penche vers le volume d'un air perplexe, estimant qu'il est suffisamment lourd pour assommer l'évêque. Il pointe le doigt avec ostentation vers les murs moites de sa cellule puis désigne le festin d'un geste arrondi de la main.

— Y aurait-il à ce point carence de mouchards?

— Il n'est point question de dénoncer cet imprimeur, maître Villon, mais de s'acoquiner avec lui.

François sourit, rassuré. Il serait quelque peu ridicule de l'engager comme dénonciateur. Emprisonné et torturé plus d'une fois, il n'a jamais trahi aucun de ses complices. La délation ne figure pas au répertoire de ses nombreux vices et travers. Chartier s'abstient de lui faire cette injure, lui versant magnaniment un plein godet de marc.

\*

Le roi de France cherche à affaiblir le pouvoir du Vatican, afin de consolider le sien propre. Or une industrie naissante mine soudain la suprématie papale. À la différence des moines copistes, l'imprimerie n'est pas assujettie à l'Église. Habilement utilisée, elle pourrait conférer bien de la puissance à ceux qui s'en assurent le contrôle. Il est donc regrettable qu'il n'y ait encore aucune presse en France.

L'évêque fixe Villon droit dans les yeux, cherchant à obtenir son entière attention. Il chuchote presque. Bandits et libraires empruntent les mêmes canaux clandestins pour faire circuler leurs marchandises à l'insu des censeurs et des gendarmes. De ce fait, c'est à un brigand de la bande des Coquillards, nommé Colin de Cayeux, qu'a été confiée la mission de suivre les faits et gestes de Johann Fust. Il l'espionne depuis des mois. Fust a ouvert plusieurs ateliers dans les contrées voisines du royaume mais toujours aucun ici. Colin de Cayeux a recommandé son bon ami Villon, Coquillard lui aussi, comme étant le plus apte à convaincre l'imprimeur allemand de venir s'installer à Paris.

— En somme, vous avez besoin d'un gredin, monseigneur.

— Oui, mais doublé d'un fin lettré.

François accepte le compliment d'un signe de tête. Il rend l'exemplaire de la *Res Publica* à Chartier, s'abstenant de révéler au prélat qu'il connaît fort bien ce texte et qu'il en comprend la portée politique tout autant que Louis XI. Platon y décrit une nation régie par un monarque dont l'autorité surpasse celle des prêtres et des seigneurs, au nom du "bien commun".

Villon réfléchit un moment. Les ambitions d'un jeune roi soucieux d'affermir son régime sont aisées à comprendre. Mais quel dessein poursuit donc ce Fust, un simple marchand de livres ?

L'évêque se met à tapoter la table du bout des doigts, laissant poindre une moue exaspérée. Les mèches des chandelles surnagent dans la cire fondue. Leurs reflets ténus dansent sur le cristal de la carafe. François relève le front, arborant un pincement de lèvres dont la niaiserie par trop appuyée frise l'insolence.

— Dites à Louis le Prudent que son bon sujet Villon, bien que fort pris par ailleurs, fera fi de toute échéance dans le seul dessein de lui être agréable.

Le tapotement des doigts cesse aussitôt. La moue impatiente de Chartier fait place à un sourire sacerdotal.

— Fust et son gendre prendront part à la grande foire de Lyon. Ils y auront un étal. Ton ami Colin ne les quittera pas d'une semelle. Dès que ta commutation de peine sera enregistrée, tu iras le rejoindre. Mon diocèse te fournira de quoi appâter cet imprimeur. Encore un peu de vin ?

François tend son verre. Le breuvage qui coule fredonne un plaisant refrain. Le prélat et le détenu trinquent d'un air entendu.

François, déjà bien ivre, s'abstient de bondir de sa chaise pour aller danser la bourrée autour de la table. Il baisse les yeux, feignant une humilité reconnaissante, n'apercevant plus que la nappe brodée, les mets qui refroidissent au fond des plats, la poitrine de l'évêque qui, à chaque souffle, gonfle la croix écarlate. Il sait à quel point Guillaume Chartier le déteste. Et l'envie. Car de tous deux, dans cette geôle, François est bien celui qui est vraiment libre, sans amarres, et l'a toujours été.

Chartier repose son verre et prend brusquement congé. Son aube flotte un moment dans l'encadrement de la porte avant d'être happée par la pénombre. Villon croit avoir rêvé. Va-t-il donc faire faux bond au gibet? Peut-il prêter foi à la parole d'un intrigant de sacristie? Il doit rester sur ses gardes. Mais ce copieux repas vaut bien la peine de pactiser avec le diable même.

Un reste de daube nage au fond de la terrine à viande. Elle est déjà tiède. Les chandelles s'éteignent doucement. François en profite pour chiper le couteau à pain et deux cuillers en argent qu'il dissimule sous ses haillons.

Toujours planté sur le seuil, le geôlier bâille de fatigue. Dehors, un brouillard paresseux se hisse au-dessus des remparts. La frise des créneaux se dessine avec netteté, libérée de son voile de givre. Les premiers piailllements de corneilles se font entendre sur le toit du donjon. Au loin, un clocher bat les matines.

François Villon n'a pas encore écrit sa dernière ballade.



La porte de la taverne s'ouvre brutalement, défoncée par la bourrasque. Embruns et grêlons s'abattent sur les dalles, aspergeant la sciure et la paille. Les chiens grognent, les buveurs beuglent, les chats se jettent sous les tables. Leurs ombres vacillent dans la lueur rouge de l'âtre soudain attisé. On profère des menaces, des jurons. Encadré du chambranle dégouttant de pluie, un homme se profile, ses contours grossièrement découpés par la blancheur du grésil. Il se tient un moment immobile, ignorant le tumulte. Une cape de velours noir flotte autour de ses épaules, comme si elle battait des ailes. Deux traits pâles lacèrent ce spectre inopportun : un sourire blafard et, plus bas, le reflet lacté d'une lame de poignard.

Tout au fond de la salle, le dos tourné, un autre homme sourit. Déjà, il empoigne cruche et gobelet. Un vin noir, couleur d'encre, à l'odeur aigre, dégringole du bec de faïence.

— Bonsoir, maître Colin.

Colin de Cayeux prend place face à son ami. L'eau dégouline de sa huppelande, glaciale. Il s'empare du gobelet, le vide d'un coup puis redresse le dos pour prendre du recul. Villon se laisse examiner à loisir.

Après tous ces mois de solitude, cela le réchauffe d'être ainsi reluqué par son compagnon. Reposant doucement son godet sur la table, François déguste ce moment d'amitié en silence. Son regard longe les veinures du bois, remontant les rivières qu'elles tracent sur la carte d'un pays inconnu. Il y distingue les routes où Colin et lui ont monté leurs embuscades, les forêts où ils se sont cachés quand la maréchaussée était à leurs trousses, les villages aux bouges sombres où les attendaient Marion, Margot, Cunégonde. Chaque tache de graisse est une île, chaque goutte de vin un étang bordant un manoir. Des tables de taverne comme celle-ci ont accompagné Villon tout au long de son errance. Elles l'ont consolé, inspiré, recueillant ses joies et ses peines, écoutant ses doléances, acceptant sans broncher les entailles qu'il aimait à y creuser au couteau. Leurs craquelures parlent un langage mystérieux. Elles vous soufflent des mots, des phrases à l'oreille. Il suffit ensuite d'une musique, de quelques rimes, pour en révéler le secret. Sans compter que leur texture robuste fait d'elles d'excellentes écritoires.

Colin regarde son ami sans mot dire. Il a l'habitude de ces silences, de ces moments où François le quitte, perdu dans un étrange conciliabule avec les anges. Ou son propre démon. Il ne lui en veut pas. François a l'âme vagabonde.

Dehors, la tempête s'est calmée. Le travail a repris, en pleine nuit. Colin entend les coups sourds des maillets, le grincement éraillé des poulies, les braillements étouffés des contremaîtres, les pleurs des ânes qu'on décharge, les commis qui vocifèrent des ordres en vénitien, en bas allemand, en arabe. La Foire de Lyon sera inaugurée à l'aube, coûte que coûte.

— Tu m'inquiètes, François. Je pensais que tu allais régaler la galerie d'une complainte bien tournée. Les étudiants s'étonnent de ton silence. Ils escomptaient de bonnes paroles pondues du fond des geôles, quelques couplets rebelles. Tu ne bronches ni ne renâcles...

— Les écoliers ont déjà de nouvelles chansons. Les libraires m'ont effacé de leurs inventaires.

— Tu te trompes, Villon. Les cabarets résonnent de tes vers. Ta poésie se vend partout sous le manteau. On la murmure dans les couloirs de la cour. On la récite dans les cercles de lettrés. Même les tribunaux s'en délectent!

Colin ouvre sa besace. Il en extirpe un quignon de saucisse sèche qu'il se met à découper en fines tranches avec son poignard. François mâchonne, suivant les allées et venues d'une servante, songeant à meubler sa nuit. Un sein ridé pend par-dessus le tablier crasseux de la bonne femme.

— J'ai trente-deux ans bien sonnés, mon bon Colin. De mes amours et de mes duels, il ne me reste que des cicatrices. De mes larcins, pas même un écu...

Colin connaît trop bien son ami pour se laisser prendre à cette déclaration de forfait.

— Mais j'ai désormais ceci!

Villon tend la liste des ouvrages choisis par Chartier pour susciter la convoitise de Johann Fust et l'inciter à mettre ses presses au service de la cour de France. Ces volumes proviennent des archives royales ainsi que des collections secrètes du diocèse de Paris. La description en est succincte à escient, de sorte que seul un initié puisse en discerner l'inestimable valeur. Colin parcourt rapidement le

fastidieux inventaire, n'y décelant rien qui puisse justifier tant d'exaltation.

— Encore une lampée?

François remplit les gobelets puis lève le sien bien haut, en triomphe, tel un calice. Colin jette un regard embarrassé vers les tables avoisinantes. Il identifie sans peine les étrangers venus pour la Foire, vêtus de pourpoints à grosses mailles ou de manteaux de laine, coiffés de capuches et de galurins aux formes saugrenues. Qu'ils arrivent des Flandres ou de Saragosse, qu'ils soient bandits de grands chemins, clercs ou marchands, tous sont affublés d'un gourdin ou d'une dague, bien visible, au côté. D'autres armes, mal dissimulées, gonflent la couture de l'habit, enflent la tige de la botte, tendent un pan de cape. Mal à l'aise, les paysans se tassent, chuchotant en patois, l'œil en coin. Seul l'aubergiste se montre affable, empochant jovialement sonnantes et trébuchantes de diverses contrées. Une soubrette se déhanche parmi les tablées, cherchant à affrioler les clients. Colin trinque sans grande conviction, scrutant à nouveau la feuille de parchemin. Villon frappe la table du poing et désigne la salle bondée.

— C'est leur destinée que tu tiens entre les mains, malandrin!

\*

Les deux hommes passent la nuit à boire. François tente de faire comprendre à Colin l'enjeu véritable de leur mission. En vain. Colin ne voit pas en quoi cette liste de bouquins peut changer le sort de tous ces gens, paysans, boutiquiers, soldats de fortune. Il a beau scruter l'inventaire, déchiffrer les titres, rien

n'y fait. Il est d'autant plus confus que François ne cesse de lui répéter que ce ne sont pas ces textes qui comptent. Ils ont été choisis par Chartier, et par le roi, pour assouvir leurs ambitions du moment. Non, ce sont les livres eux-mêmes, faits de papier ou de peau de bête, qui constituent un extraordinaire arsenal. Mais pour quelle guerre ?

La taverne se vide peu à peu. Colin reçoit docilement ses dernières instructions de François puis sort affronter la bruine. En refermant la porte, il entrevoit son compère occupé à faire les yeux doux à la servante qui ricane comme une chèvre.

\*

La place du marché s'éveille, emmitoufflée dans l'épaisse brume du matin. Des sons tout d'abord timides, épars, picorent quelques grains de silence. Grelots dansant au cou des bêtes, gravier crissant sous les roues des carrioles, colifichets et toiles agités par la brise. Les hommes ne parlent pas, encore engourdis, écarquillant des yeux lourds dont les pupilles s'agrippent aux rares points de couleur : ruban rouge, chapeau vert, drap pourpre. Colporteurs et négociants dévalent par dizaines les ruelles qui mènent au champ de foire. Bientôt, ils secouent ouvriers et mulets, mercenaires et gardes du corps. Bientôt, le piaillage des marchandages et le tintement des écus résonneront de toutes parts. Ce matin-là, une nouvelle ère commence, une ère où tout sera négociable.

Les tréteaux de bois croulent sous le poids des caisses et des amphores. L'air est chargé de senteurs d'épices, d'essences de parfum, de vapeurs

de vin, d'extraits de teinture. Colin est assailli par les racoleurs qui le hèlent, lui tirent le bras, nullement impressionnés par sa taille de géant. Il presse le pas, fendant le flot des badauds, glissant parmi les tapis et étoffes qui pendent aux auvents. Dans l'allée centrale, il aperçoit un éventaire dont les tons sobres détonnent au sein du tourbillon bariolé des soieries. Clients et vendeurs y discutent à voix basse, oublieux des cris et rires qui fusent alentour. Un écriteau discret annonce en lettres gothiques : "Chez Johann Fust et Pierre Schoeffer, imprimeurs-libraires". Rouleaux de parchemin et volumes reliés de cuir s'entassent pêle-mêle le long d'étagères au bois mal dégrossi et verni à la hâte.

Tout au fond, derrière le comptoir, un gaillard élancé, en costume de gentilhomme mité et rapiécé, dépose un coffret empli de livres aux pieds d'un vieillard à la barbe soignée. Les mains grêles de l'ancêtre plongent aussitôt dans la caisse, fouillant et triant avec adresse. Puis, la moue désabusée, le libraire se redresse et fixe son prix. Le hobereau refuse, visiblement offusqué. Le vieil homme ne bronche pas. Pour couper court aux simagrées, il délie une bourse de velours, sachant qu'un seigneur endetté ne résiste pas longtemps à la vue d'une poignée de pièces d'argent. Tout déconfit, le noble empoche la somme sans daigner la compter et tourne bien vite les talons, tentant de retrouver l'air altier qui sied à sa condition. Colin approche. C'est la première fois qu'il aborde celui qu'il file depuis des mois. Il tend sa liste d'une main hésitante. Le vieux marchand y jette d'abord un coup d'œil négligent. Puis, marquant un net mouvement de recul, il cesse de parcourir l'inventaire et lorgne Colin un bon moment, incrédule.